

1

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

Je m'appelle Waiter – pas « waiter » dans le sens de celle qui sert à table dans les restaurants, mais de celle qui attend un futur qui n'arrivera jamais.

Lorsque j'ai fait mes adieux à la Chine et suis partie pour l'Angleterre au cours de l'été 1997, j'ai emporté avec moi le bagage émotionnel de quarante années difficiles en Chine – et toutes mes possessions matérielles fourrées dans une seule valise. J'allais dans un pays dont je ne connaissais rien, et je n'apportais presque rien dans ma nouvelle vie. J'avais seulement pu sélectionner quelques petits bouts de « mon chez-moi » à emporter, et ils ne devaient pas excéder les vingt-cinq kilos autorisés.

A côté des objets de première nécessité – que je n'ai jamais possédés en grande quantité –, il y avait d'autres biens auxquels j'étais particulièrement attachée et que j'avais accumulés au cours des vingt années de ma vie adulte avant mon départ : surtout des livres, des pierres et des cassettes de musique. Toutes ces choses avaient fait de moi ce que j'étais, à la fois comme femme et

comme mère; et l'histoire de « la première mère » doit commencer par mon propre voyage...

Mon amour pour les livres est né lorsque les flammes de la Révolution culturelle détruisirent une enfance jusqu'alors heureuse. Chaque jour, de petites brutes s'amusaient à me faire pleurer, aussi l'un de mes professeurs de langue eut-il pitié de moi et me cacha-t-il dans une remise remplie de livres qu'il avait sauvés des bûchers des gardes rouges. C'est dans ce réduit (ainsi que je l'ai raconté dans *Chinoises*), dont la fenêtre était bouchée par des journaux, que j'ai commencé à lire à la lumière que laissait filtrer un petit trou pratiqué dans le papier journal. La première grande œuvre littéraire qui allait m'offrir un moyen d'échapper à mes malheurs fut une traduction chinoise des *Misérables* de Victor Hugo. Comme je parcourais la première page et découvrais les humiliations subies par la petite Cosette qui trimait comme une esclave dans cette taverne sordide, je me rendis compte avec étonnement qu'il y avait des gens de par le monde beaucoup plus mal lotis que moi.

Les batailles décrites dans *Les Misérables*, les souffrances et les luttes sanglantes qui remplissaient la vie des protagonistes me firent considérer les choses dans une perspective plus juste au cours de cette époque noire de ma vie. Je n'étais pas la seule enfant à souffrir et à me sentir seule; je vivais dans le monde réel et tout n'allait pas si mal. Au moins ne tirais-je pas le diable par la queue comme eux, et aucune guerre ne faisait rage autour de moi. Au moins, j'avais assez à manger et j'avais des livres.

Je me suis mise à dépenser presque tout mon argent en livres d'histoire, biographies, ouvrages sur la culture mondiale et en traductions de classiques, jusqu'à ce qu'ils remplissent ma maison. Chaque nouveau volume

me procurait une satisfaction intense en même temps que des connaissances nouvelles, et je lisais jusque tard dans la nuit. En émigrant, je dus non seulement m'enraciner dans un pays inconnu et me remettre à « pousser », mais je fus également obligée de passer par l'étape insoutenable qui consistait à me séparer de ma chère collection de livres, dont le nombre s'élevait alors à plusieurs milliers de volumes. Plus de 2 000 d'entre eux sont partis pour le Palais des enfants du district de Baixia à Nankin, dans lequel j'ai fondé une petite bibliothèque destinée aux parents qui amenaient chaque week-end leurs enfants pour suivre des cours d'art et pratiquer des activités artistiques. J'ai donné environ 2 000 autres livres aux femmes des soldats volontaires des régions pauvres, dont un grand nombre ne savaient ni lire ni écrire, afin qu'elles puissent ouvrir une bibliothèque pour l'enseignement des adultes. Près de 2 000 ouvrages illustrés sur la Chine, sur l'histoire et la vie dans les autres pays, ainsi que quantité de livres pour enfants sont allés à des travailleuses migrantes rassemblées à la périphérie de la ville; leurs enfants étaient des citadins de première génération mais n'avaient jamais participé à aucune activité culturelle. J'espérais que mes livres contribueraient à l'éducation des parents du futur.

Restaient 200 livres que je ne pouvais absolument pas emporter avec moi. Je les ai déposés dans le bureau d'une de mes amies, où ils pourraient clamer à la face du monde combien elle était cultivée. Finalement, une douzaine ou plus de livres dont je ne pouvais supporter de me séparer occupa un tiers de ma petite valise.

Mon amour des pierres – et la curieuse collection qui, de hobby, s'est transformée en quelque chose de beaucoup plus important pour moi – m'est venu à la suite d'un voyage que je fis à la fin des années 1980. J'étais allée dans un petit village de montagne près de

Yulin, dans la province du Shaanxi, pour interviewer une femme qui faisait figure de légende dans la région. Elle avait le visage sillonné de rides profondes et des mains rugueuses et difformes. Sa peau était incrustée d'une crasse vieille de plusieurs décennies, et elle empestait la fumée. De temps en temps, elle essuyait la morve qui lui coulait du nez et se nettoyait les doigts sur ses vêtements. En la regardant, j'eus du mal à croire son extraordinaire récit. Dans les années 1950, quand elle était jeune, ses parents étaient revenus d'Amérique pour participer à la « reconstruction nationale », mais avaient été arrêtés comme espions au moment où le gouvernement avait découvert un complot fomenté par des Chinois d'outre-mer et le Guomindang ennemi basé à Taiwan. Elle était adolescente à l'époque et, la nuit qui précéda leur arrestation, un ami de la famille l'emmena se cacher dans la zone la plus pauvre des montagnes du Shanxi.

Au début de la Révolution culturelle, on décida de la marier à l'un des paysans les plus misérables de la région – ce qui la protégerait en la mettant dans le camp des « rouges ». Elle avait conservé trois photographies pour preuve de son histoire : l'une montrait une jeune fille heureuse, vêtue d'une robe et serrant ses parents dans ses bras ; sur une autre, elle jouait du piano, en robe du soir blanche ; et sur la troisième, on voyait ses parents, vêtus à l'occidentale, debout devant leur maison aux Etats-Unis. La femme que j'interviewais alors ressemblait à n'importe quelle autre paysanne – il n'y avait nulle trace de l'opulence ni de l'élégance de sa vie passée – bien qu'il fût possible de voir une ressemblance physique avec ses parents.

— Comment avez-vous... avez-vous... ?

Je ne savais vraiment pas comment formuler ma question.

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

— Comment je m'en suis sortie? C'est ça que vous voulez dire?

Elle s'essuya une fois de plus le nez et, sans sourire, pointa du doigt le ruisseau qui se faufilait dans une fissure de la roche à ses pieds.

— Choisissez un caillou et ouvrez-le. Vous comprendrez!

Je ramassai un caillou et le cassai en deux en me servant d'une pierre plus grosse. Mais je ne trouvai aucune réponse à l'intérieur.

— Pourquoi un caillou est-il rond? demanda-t-elle, visiblement agacée que je sois si obtuse.

— Il a été poli par le temps et par l'eau, c'est ça? avançai-je avec hésitation.

— Et l'intérieur? Est-ce que l'eau pénètre à l'intérieur? C'est là qu'est la femme.

Et après m'avoir jeté cette dernière remarque, elle s'en retourna.

Alors, je compris : une femme est comme un caillou poli et arrondi par l'eau et le temps. Son apparence extérieure a été modifiée par le destin que la vie lui a infligé, mais aucune eau ne peut altérer le cœur d'une femme ni son instinct maternel.

Après cela, je suis tombée amoureuse des cailloux. Ils semblaient symboliser mon désir de comprendre la vraie nature des Chinoises.

Dans mes voyages autour du monde, il m'était impossible d'emporter de lourdes pierres dans mes bagages. Après bien des tourments, j'ai donné à des amis les précieux cailloux que j'avais collectionnés au fil de mes déplacements en reportage. Je ne sais pas s'ils ont compris l'émotion que m'inspirait l'histoire recélée en chacun d'eux ni ce que je ressentais à l'égard du « caillou » que je devenais en vieillissant. Il faut comprendre ce qui en fait la valeur pour pouvoir les appré-

cier. Je ne savais pas jusqu'où mon périple m'entraînerait, ni pendant combien de temps. Mais je me sentais rassurée de savoir que les pierres que j'avais confiées à mes amis ne s'useraient pas de notre vivant et qu'aucun désastre ne les détruirait. Je n'ai emporté qu'un seul caillou avec moi. Il m'avait accompagné pendant des années en esprit au cours de mes voyages à travers la Chine. Je l'avais ramassé sur les rives du Yangzi, lorsqu'un étrange destin avait voulu que je rencontre une mère tout d'abord, puis sa fille, dont je raconterai les histoires dans le chapitre 9 de ce livre.

Les seules choses « branchées » figurant parmi mes possessions consistaient en quelques centaines de CD de musique et une centaine de vieux enregistrements sur bande. Les DVD commençaient seulement à devenir populaires en Chine, et je ne pouvais me les permettre.

(Je ne possédais pas non plus beaucoup de VCD, pour, me semblait-il, une bonne raison, même si, sans doute, les autres me trouvaient ridicule : regarder des VCD était surtout associé dans mon esprit aux fonctionnaires corrompus qui pelotaient les secrétaires de leur bureau pendant le jour, passaient leurs soirées dans les bras d'escort-girls dans les bars à karaoké, couchaient avec leurs maîtresses le week-end, puis rentraient chez eux pour injurier leurs épouses qu'ils trouvaient trop ternes. Chaque fois qu'il me venait l'idée d'acheter des VCD, je ressentais une bouffée de haine pour ces saletés d'ivrognes. Des années passées à présenter des émissions de radio destinées aux femmes, à écouter les accusations éplorées d'enfants sans père et les confessions sans détours de maris volés par d'autres femmes, m'avaient appris que l'une des raisons qui poussaient les hommes à désertier cyniquement leur famille était l'irrésistible pouvoir d'attraction des karaokés – un décor de rêve, un

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

sourire inoubliable, des paroles de chanson poignantes, le parfum de la femme qui chante à côté d'eux...)

Mais les cassettes de musique étaient très différentes et je trouvais extrêmement pénible de m'en séparer. Elles m'avaient suivie depuis l'époque, à la fin des années 1980, où les principaux médias avaient commencé à utiliser la musique populaire ou la musique classique occidentale pour accompagner leurs émissions, jusqu'à la fin des années 1990, lorsque la Chine, en se précipitant tête baissée dans le développement économique, était tombée amoureuse de la culture occidentale. Deng Xiaoping avait ouvert de force la porte grinçante qui avait hermétiquement fermé la Chine au monde extérieur durant des millénaires et – du moins est-ce ainsi que je le voyais – la musique était entrée à flots, abreuvant les âmes desséchées des jeunes Chinois. A l'époque, personne n'avait d'ordinateur et la plupart des gens ne possédaient pas non plus de télévision ni de téléphone. La communication longue distance se limitait aux monotones émissions de propagande gouvernementale. Dans la Chine de cette époque, c'étaient des chansons et des pièces de théâtre chinoises datant des années 1950 qui représentaient la culture la plus « avancée ». Chaque Chinois, homme ou femme, de plus de quarante ans, a une chanson favorite qui ne manque jamais de l'émouvoir. Ces rythmes entraînants nourrissent leur esprit meurtri, réprimé et appauvri, et les paroles leur promettaient amour et affection, eux qui mouraient d'envie de savourer le fruit défendu des rapports sexuels.

En lisant les lettres de mes auditeurs, il m'arrivait souvent d'entendre dans ma tête un air populaire ou le refrain évocateur d'une chanson, et je fredonnais alors ladite chanson ou quelques mesures de la mélodie. Ces vieilles cassettes sont devenues pour moi un dépositaire

de l'esprit de cette époque.

Je me suis armée de courage pour m'élancer avec intrépidité vers un avenir totalement inconnu en Occident, emportant seulement avec moi la musique que je connaissais et aimais et sans laquelle je ne pouvais imaginer de vivre : un CD chinois de *Paradiesvogel* et deux cassettes – Enya Brennan et Schumann.

La *Rêverie* de Schumann servit de musique d'introduction à la première émission que j'animai pour la radio de Nankin, *Mots sur la brise nocturne*. Je n'avais jamais imaginé que mes paroles et les notes douces et oniriques de l'œuvre de Schumann me vaudraient de recevoir plus de cent lettres par jour, mais je sus, dès que la musique commença à se faire entendre, que j'aurais mon franc-parler en tant que présentatrice d'une émission que je ferais mienne.

Le CD chinois de *Paradiesvogel* est une sélection des meilleurs morceaux de flûte de Pan de James Last⁸ et de classiques de la musique moderne occidentale et chinoise. J'aime particulièrement *Edelweiss* et *Le Temps du muguet*, ainsi que d'autres morceaux parfois cités par les auditrices de mon émission.

On entendit Enya¹⁰ en Chine pour la première fois à la fin des années 1980, à une époque où les médias chinois venaient tout juste de commencer à diffuser en direct leurs principaux programmes. Je me souviens combien je fus frappée par les accents langoureux de sa voix lorsque je la découvris, un jour que, dans le cadre de mon travail quotidien, j'écoutais les dernières nouveautés. A vrai dire, son chant ne me tira pas seulement des larmes, il fit aussi naître en moi des émotions indescriptibles – fugaces, irréelles, et pourtant fougueuses et capables de m'enflammer. Et sa musique magnifique m'entraîna dans un voyage d'exploration aux quatre coins de l'univers, voyage qui se poursuit encore à ce

jour.

*

La première fois que je passai Enya dans mon émission, j'avais choisi, comme musique de fond, les chansons *Evening Falls*, *Orinoco Flow* et *Na Laetha Geal M'Óige* extraites de son album *Watermark*, en réponse aux lettres de mes auditrices, dont l'une provenait d'une jeune femme qui se faisait appeler « Waiter ».

Cela s'est passé il y a très longtemps, mais le souvenir en est toujours vif dans ma mémoire ; il me revient chaque fois que j'écoute la chanson d'Enya *Evening Falls*.

« Chère Xinran... »

Elle était la première de mes auditrices à s'adresser à moi de cette façon, en fait, la première en quarante ans de vie passés en Chine. Bien que j'eusse moi aussi étudié l'anglais, je fus tout de même surprise par son recours hardi à cette formule de politesse à l'occidentale. Il faut comprendre que, à l'exception d'un tout petit nombre d'étudiants en langues étrangères dans les grandes villes comme Pékin ou Shanghai, personne n'aurait osé s'adresser – n'y aurait même pas songé – à quelqu'un en dehors de sa famille, ni même en son sein, en l'appelant « Cher », pour la bonne raison que cette expression avait été condamnée comme relevant du « sentimentalisme bourgeois » au début de la Révolution culturelle ! En tout cas, lorsque j'ai commencé à animer l'émission *Mots sur la brise nocturne*, aucune des personnes qui m'écrivaient chaque jour ne m'appelait « Chère ». La plupart du temps, j'avais droit à « Camarade Xinran » ou quelque autre formule respectueuse à la soviétique.

Venait ensuite une longue effusion de plus de vingt pages, dans lesquelles elle racontait sa vie :

Chère Xinran,

Tout d'abord, merci pour votre émission *Mots sur la brise nocturne*. Je l'attends chaque jour avec impatience et chaque soir elle me remplit la tête de toutes sortes de pensées.

Combien de fois, et de combien de manières différentes, n'avez-vous pas exhorté vos auditrices à ne pas souffrir le martyr pour des choses qui sont arrivées dans le passé? Vous dites que nous devons trouver dans chaque journée des graines d'opportunité pour le futur, qu'il nous faut repérer dans notre esprit un espace calme et le remplir de projets pour notre avenir, parce que notre vie n'a pas à rester bloquée dans un passé qui est mort et enterré, et que nous devrions utiliser notre aptitude à vivre pour construire un avenir meilleur.

Je sais que vos intentions sont bonnes – vous ne voulez pas que de braves gens gâchent aujourd'hui leur vie à cause de peines ou de remords qui les ont fait souffrir ou d'erreurs qu'ils ont commises dans le passé. Mais bien que vous ayez utilisé l'expression « souffrir le martyr », je ne sais pas si vous en connaissez réellement le sens. Croyez-vous vraiment qu'il soit aussi facile de faire le tri dans son passé que de déménager?

Permettez-moi de vous raconter une histoire véridique, celle de quelqu'un qui a véritablement souffert le martyr.

Ceci est l'histoire d'une génération de jeunes étudiantes chinoises et d'une jeunesse perdue avant d'avoir été vraiment vécue. Son amertume vous poursuivra longtemps.

« Waiter » a vingt-cinq ans et elle sort avec son petit ami depuis deux ans. Il l'a demandée en mariage, mais elle n'ose pas accepter. Elle a trop peur de passer l'examen gynécologique pré-nuptial¹¹, ou même de parler

ouvertement de son passé avec lui. Elle ose à peine espérer devenir mère un jour, encore moins grand-mère, et va jusqu'à redouter que l'homme qu'elle aime l'entende pleurer dans son sommeil. Parce que cette femme n'a pas seulement perdu sa virginité, elle a eu un enfant.

Il y a cinq ans, Waiter fut admise dans un cours de culture et langues occidentales au département des Langues étrangères d'un institut supérieur de télécommunications. Comme l'établissement se trouvait dans la capitale provinciale, loin de sa ville natale, Waiter dut quitter sa maison pour aller suivre ses études. Ses parents l'avaient élevée de manière très stricte, mais désormais elle pouvait aller et venir à sa guise. Elle lisait des récits romanesques dans ses manuels scolaires, bavardait et plaisantait avec les autres étudiants, les garçons aussi bien que les filles. En quelques mois seulement, cette liberté lui monta à la tête, comme du vin. Ses parents lui écrivaient souvent, le règlement de l'établissement était affiché partout, et des « cadres ouvriers et paysans » surveillaient le comportement des étudiants. Elle en eut vite assez. Elle rejeta les normes de comportement socialement admises, surtout lorsqu'elle découvrit avec horreur que, à seule fin de faire partie des gardes rouges pendant la Révolution culturelle, ses parents avaient tous deux laissé tomber les personnes qu'ils aimaient vraiment ; à la place, ils avaient obéi à leurs dirigeants et s'étaient mariés ensemble. Par la suite, ils avaient eu recours à un avortement, et tout cela pour la révolution. Waiter ne pouvait tout simplement pas croire que les parents qu'elle idolâtrait avaient fait preuve d'un tel cynisme et d'une telle lâcheté. Elle se jura d'être comme Zhu Yingtai dans la vieille légende des amants-papillons et de trouver l'amour. Ensuite, comme Jane Eyre, elle sacrifierait tout pour défendre son amour et ne vivrait que pour lui.

C'est alors qu'un fougueux jeune homme dans sa dernière année d'études entreprit de l'aider pour la prononciation anglaise et lui parla des grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. A ses côtés, elle sentait son cœur battre plus vite sous le coup de l'émotion. Le seul fait de l'entendre respirer l'enivrait. Elle se sentait submergée de désirs incontrôlables qu'elle n'avait jamais connus auparavant. Il ne fallut pas longtemps pour que la main du jeune homme se pose sur son épaule et qu'elle lève le visage vers lui. Ils s'embrassèrent passionnément, encore et encore, dans un coin de la bibliothèque.

Cette nuit-là, dans son dortoir, elle ne dormit presque pas. Lorsque le jour se leva, elle sombra dans un sommeil épuisé et rêva qu'une voix grave grondait dans le ciel : « Tu es une mauvaise femme, tu as volé le fruit défendu. » Elle se réveilla, mais se sourit à elle-même. Quel mal y avait-il à être une « mauvaise femme » si elle avait autant de chance que ça ?

Tout Chinois né au milieu du XX^e siècle sait que, pour la plupart, nous étions le produit d'une société dominée par l'ignorance sexuelle. Nous mettions dans le même sac l'affection, le sexe et l'amour, comme s'il s'agissait d'une seule et même chose ; nous avons perdu notre instinct animal et étions devenus « domestiqués » ; il n'y avait pas de critères reconnus du bien et du mal et nous n'avions aucun moyen de savoir ce qu'était l'amour ni ce qu'il signifiait. A la maison, à l'école, et dans la société en général, l'éducation sexuelle était un gros mot, elle était même considérée comme un déshonneur pour la famille.

Par une froide soirée d'hiver, cette année-là, les jeunes amants se réfugièrent dans une cuisine près de la bibliothèque et, à côté du pot de terre tiède dans lequel levait la pâte à pain, la jeune fille devint femme et

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

donna sa virginité au premier homme qui l'avait touchée. Elle ne fut pas choquée par le sang de son hymen déchiré – elle avait lu dans les dictionnaires que « sacrifice » voulait dire donner sa vie et son sang. Elle était fière et émue à l'idée de saigner pour son amant.

Au cours des deux mois suivants, ils se « prouvèrent » la force de leur amour, maintes et maintes fois, près du récipient de pâte à pain. Leurs camarades de classe disaient d'eux qu'ils étaient les étudiants les plus bûcheurs de l'école parce qu'ils ne regagnaient leurs dortoirs que très tard tous les soirs. Ils ne figuraient jamais sur la liste des étudiants absents de l'établissement, même si leurs noms apparaissaient souvent sur les fiches de prêt des livres de la bibliothèque. Le ciel devait leur être favorable leur permettant de voler impunément ces fruits défendus, à une époque où il n'était pas permis aux garçons et aux filles de passer du temps ensemble.

Malgré tout, ils n'en avaient pas le droit et quand, deux mois plus tard, elle retourna chez elle pour les fêtes du Nouvel An, elle n'avait pas eu ses règles. Elle ne savait pas ce que cela voulait dire – ses parents ne l'avaient pas autorisée à recevoir une quelconque éducation sexuelle dans sa jeunesse. Ils menaient leur vie auprès d'elle, pareils à deux robots. D'aussi loin qu'elle s'en souvint, leur seule façon de l'aimer, la seule chose qu'ils lui demandaient, c'était qu'elle étudie. Ils ne trouvaient même pas normal que, en tant qu'adolescente, elle eût envie d'être jolie ! Ils l'exhortaient sans cesse à « être forte et digne, à mener une vie simple et à travailler dur ».

Ces deux semaines de vacances lui semblèrent durer deux ans. Dès le jour de la rentrée, son petit ami et elle se retrouvèrent à côté du pot de pâte à pain.

Après qu'ils eurent fait l'amour, son petit ami la prit

dans ses bras et lui chuchota :

— La prochaine fois que tu auras tes règles, rejoignons-nous quand même ici. Nous nous serrerons fort l'un contre l'autre. Ce n'est pas un problème biologique qui va se mettre en travers de notre amour. Je vais bientôt obtenir mon diplôme, qui sait où l'on m'enverra travailler? Je ne veux pas manquer une seule soirée avec toi.

Ses paroles la comblèrent de bonheur.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri, murmura-t-elle. J'ai une heureuse maladie, je n'ai pas eu de règles depuis deux mois...

Il s'arracha à son étreinte et prit son visage dans ses mains.

— Quoi? Deux mois? Et ça ne t'inquiète pas? demanda-t-il avec insistance.

Son petit ami avait l'air si inquiet qu'elle se sentit tout émue et pressa ses lèvres contre les siennes.

— Ce n'est rien, dit-elle avec douceur. C'est juste parce que tu m'as tellement manqué. Je ne mange plus, je ne dors plus. C'est le genre de maladie d'amour qu'avaient les amants-papillons.

— Bon, alors, ça va, répondit-il en la serrant fort contre lui.

Leurs ébats amoureux, ce soir-là, la rendirent plus heureuse et plus comblée que jamais auparavant. Cependant, quelque chose de très étrange advint par la suite. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que son petit ami ne revînt à la bibliothèque. Au bout de deux semaines, elle n'y tint plus. Elle n'était jamais allée dans sa salle de classe, n'avait même jamais rencontré ses camarades. Ils avaient convenu de garder leur liaison secrète. S'ils étaient découverts, non seulement on les punirait mais on les obligerait aussi à se séparer. Mais, pour l'heure, c'était le moindre de ses soucis. Elle le chercha partout,

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

et tout le monde lui dit qu'il était parti et avait changé d'école. On lui expliqua qu'il avait fait cela pour obtenir un meilleur travail. Il s'était fait pistonner et avait été admis dans une université de Pékin avant même d'avoir décroché son diplôme.

Parti? Sans un mot? Son petit ami adoré qui lui avait dit combien il l'aimait, qui lui avait fait l'amour! Elle en resta abasourdie, consternée. Ce devait être un mauvais rêve. Mais son ventre qui s'arrondissait de jour en jour la ramena finalement à la réalité : elle était enceinte!

Horriifiée, elle retomba sur terre en prenant conscience qu'elle était enceinte et célibataire. La panique s'empara d'elle, elle était folle d'angoisse. La personne qu'elle aimait le plus avait disparu de sa vie, et elle portait une autre vie en elle. Elle alla s'acheter des tas de bandages chirurgicaux et, cachée derrière sa moustiquaire, se banda le ventre chaque soir. Un philosophe a dit un jour que les créatures qui devaient lutter pour survivre possédaient les gènes les plus résistants. Le fœtus dans son ventre était peut-être un paria, mais il réclamait son droit à la vie. Aucun bandage n'allait l'empêcher de grandir.

Le temps devint de plus en plus chaud, et les pull-overs amples et bien couvrants qu'elle portait la faisaient transpirer à grosses gouttes. Toutefois, ses camarades de classe étaient aussi ignorantes qu'elles, sinon plus. Elle leur affirma qu'étant originaire du sud elle avait toujours froid, même en plein été. Personne ne lui posa d'autre question. Elles étaient toutes trop absorbées par leurs études, de toute façon. Un jour, ne pouvant plus supporter la chaleur, elle demanda la permission d'aller s'étendre dans le dortoir. Trois étudiantes s'y trouvaient déjà, mais dès qu'elles furent parties, elle se déshabilla pour se rafraîchir. Soudain, la femme de ménage entra

— et se retrouva face à face avec le gros ventre d'une étudiante indubitablement enceinte. Les deux femmes se regardèrent en silence.

La femme de ménage poussa un soupir puis demanda doucement :

— A quel mois en êtes-vous ?

La jeune fille fronça les sourcils, essayant de décrypter la question.

— Que voulez-vous dire ?

— A combien de mois remontent vos dernières règles ?

— Cinq mois, répondit-elle tout en enfilant une surveste d'hiver en coton.

— Mais, mon petit, vous êtes enceinte ! s'exclama la femme d'un air grave.

— Je sais ! répondit froidement Waiter en boutonnant sa veste.

— Mais... pourquoi ? demanda la femme, à la fois inquiète et troublée.

Ce « pourquoi ? » sonna comme une accusation aux oreilles de Waiter. Elle n'avait jamais rencontré cette femme et n'appréciait pas du tout qu'une parfaite inconnue lui mette la pression. Aussi rétorqua-t-elle avec raideur :

— Je n'ai personne vers qui me tourner. Mes parents me tueront, l'école va me renvoyer, et tout le monde me traitera de traînée !

— Et lui ? Il n'a rien fait pour vous sortir de ce pétrin ?

— Lui ? Il a disparu ! dit-elle dans une soudaine explosion de colère.

— Disparu ! Il... s'indigna la femme de ménage d'une voix perçante.

— Je n'ai pas envie de parler de lui, l'interrompit Waiter. Vous ne comprendriez pas.

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

— Ecoutez, mon enfant, je ne sais pas comment vous autres, les gens éduqués, vous faites avec vos histoires d'amour, mais je sais très bien de quoi il est question ici. Je peux vous aider.

— M'aider? Comment?

— Mes parents habitent dans une petite ville non loin d'ici et ma tante est médecin dans un centre de vaccinations. Elle peut vous faire avorter.

— Vous voulez que j'avorte? Que je tue un petit être vivant? Non, non, je ne peux pas!

Cependant, les convictions de Waiter n'avaient d'autre origine que ce qu'elle avait lu dans les livres et sa propre naïveté. Non seulement elle n'avait personne à qui confier son secret, mais elle était trop ignorante pour savoir se protéger ou prendre une décision judiciaire.

La femme de ménage jeta un coup d'œil sur le petit réveil accroché à son tablier et dit d'un ton anxieux :

— Dans ce cas, comment allez-vous faire pour avoir un bébé ici? Qu'est-ce qu'ils vont dire à l'école? Et je ne parle même pas de vos parents. Ne soyez pas stupide, il faut bien réfléchir. Je vais finir de nettoyer les autres salles, ensuite je reviendrai vous voir.

Des pensées contradictoires se bousculèrent dans la tête de Waiter, mais pour finir, elle accepta la proposition de la femme de ménage. Elle fabriqua une fausse lettre annonçant que son père était gravement malade, puis demanda la permission de s'absenter. Elle alla ensuite s'installer chez les parents de la femme de ménage.

Ce couple s'était fait réquisitionner ses terres par le gouvernement et gagnait désormais sa vie en astiquant les cuivres dans un grand hôtel. Il ne leur restait qu'une fille non mariée à la maison, leurs autres enfants étant partis chercher du travail à la ville. C'étaient des gens

simples, honnêtes et bons. Lorsque leur parente, le médecin, effectua l'analyse de sang préopératoire, elle découvrit que Waiter avait un taux de plaquettes inférieur à la normale. Inquiète à l'idée d'une possible hémorragie, le médecin prescrivit des médicaments à la jeune femme et la persuada d'attendre deux semaines avant de pratiquer l'avortement. Pour lui donner des forces, le couple tua l'une après l'autre toutes ses poules pondeuses, acheta des suppléments nutritionnels et des fortifiants et lui prépara chaque jour des soupes nourrissantes. Quelques semaines plus tard, Waiter s'allongea enfin sur la table d'opération. Tout en se livrant aux dernières vérifications préopératoires, le médecin dit d'un ton de regret :

— Il est plutôt grand ce fœtus, et en bonne santé. Voyez avec quelle vigueur il remue!

Submergée par la culpabilité, Waiter fondit en larmes. Elle pouvait presque entendre les cris indignés du bébé : « Pourquoi? Pourquoi tu veux me tuer? »

Elle ne sut pas d'où elle tira sa force, mais elle se retrouva soudain sur ses pieds, hurlant :

— Non, je ne peux pas! Je ne peux pas tuer mon enfant!

Remplie d'une détermination farouche, elle sortit tout l'argent que ses parents lui avaient donné et le fourra dans les mains du couple.

— S'il vous plaît, laissez-moi avoir mon bébé ici!

Son bébé naquit à terme – une petite fille potelée, à la peau claire. Waiter lui donna le nom de « Mei », ce qui signifiait que cette douce petite créature avait survécu au malheur. Le couple se contenta de secouer la tête avec perplexité. Ils n'avaient jamais vu cet obscur caractère chinois auparavant.

Au terme du premier mois révolu qui suivit la naissance, la femme de ménage remit à Waiter une grosse

enveloppe. Elle contenait un avis de recherche lancé par l'école, une lettre lui notifiant qu'elle avait été expulsée pour avoir fabriqué une fausse lettre à propos de la maladie de son père, ainsi que plusieurs lettres de ses parents qui, tout d'abord inquiets de ne pas savoir où elle se trouvait, lui annonçaient, en même temps qu'à l'école, qu'ils coupaient les ponts avec elle.

Elle avait non seulement été renvoyée de l'école pour sa mauvaise conduite, mais elle avait aussi tellement déshonoré ses parents, pour qui « sauver la face » importait plus que tout, qu'ils ne voulaient plus rien avoir à faire avec elle. La seule famille qui lui restait se composait d'elle-même et de sa petite fille âgée de quatre semaines.

Les larmes aux yeux, Waiter lut les lettres, tout en berçant sa fille dans ses bras. Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, la femme de ménage lui dit :

— Confiez le bébé à mes parents pour qu'ils s'en occupent. Vous êtes toute seule, sans mari et sans famille. Comment allez-vous vous débrouiller sinon ?

— Non, je ne dois pas me montrer aussi égoïste. Vos parents m'ont déjà tellement aidée, je ne peux pas leur demander davantage. Si ça avait été un garçon, ils auraient pu le prendre chez eux pour qu'il leur apporte un peu de soutien, mais personne n'accorde d'importance aux filles par ici. De plus, vos parents prennent de l'âge et ils travaillent encore jour et nuit pour gagner leur vie et mettre un peu de côté pour leurs vieux jours. Je ne peux pas leur imposer un fardeau supplémentaire.

Et Waiter prit Mei, alors tout juste âgée de six semaines et, suivant la marée humaine déclenchée par les réformes économiques de Deng Xiaoping, descendit vers le sud, jusqu'au Guangdong. Là, loin de sa famille et des souvenirs du passé, elle espérait prendre un nouveau départ.

La réalité, cependant, était exactement comme la lui avait décrite la femme de ménage : il était impossible à une femme sans mari ni famille et, de surcroît, encombrée d'un bébé, de trouver du travail. Dans les dortoirs des usines, les jeunes filles dormaient à sept ou huit par chambre. Elles avaient déjà si peu de temps pour se reposer des tâches pénibles et des heures supplémentaires qu'elles faisaient qu'il était au-dessus de leurs forces de supporter en plus un bébé grognon braillant dans le dortoir. Quant à louer un logement indépendant, aucune nourrice n'aurait accepté de s'entasser avec sa patronne dans une seule pièce. Les économies de Waiter avaient déjà presque entièrement fondu, et elle ne pouvait pas, même dans ses rêves les plus fous, se permettre de louer une pièce supplémentaire pour la nounou.

Pendant quelque temps, elle se démena pour arriver à joindre les deux bouts, mais finalement elle dut se rendre à l'évidence : son petit bébé maigrissait et s'affaiblissait. A bout de ressources, elle laissa Mei à la porte d'un orphelinat de Guangzhu, capitale de la province du Guangdong, dans l'espoir que les services sociaux s'occuperaient d'elle. Elle se cacha à proximité et, clouée sur place, regarda les employées ramasser le bébé. Elle espérait entendre une dernière fois les pleurs de sa fille, mais la petite Mei ne broncha pas. Se pouvait-il que cette minuscule petite fille comprît suffisamment ce qui se passait pour épargner un chagrin supplémentaire à sa mère ?

A la seconde où sa fille disparut par le portail de l'orphelinat, Waiter se précipita vers la gare, sachant que si elle ne le faisait pas, elle se retrouverait à frapper à la porte et réclamer qu'on lui rende sa fille. Dans un coin de la salle d'attente de la gare, elle pleura sans pouvoir s'arrêter. Des badauds s'attroupèrent autour d'elle, puis

La première mère qui avait perdu sa fille que j'ai rencontrée

peu à peu se dispersèrent, la laissant seule. Serrant dans ses mains le petit bavoir taché de lait de sa fille, elle partit pour Zhuhai.

Quatre mois plus tard, elle obtint enfin son premier contrat de travail de longue durée. Elle sauta dans un train de nuit pour Guangzhou et fonça à l'orphelinat – pour découvrir qu'il avait disparu, en même temps que sa fille, ne laissant derrière lui qu'un tas de décombres. Le bâtiment, lui dit-on, avait été démoli et l'orphelinat fermé.

Fermé? Et qu'était-il advenu des orphelins? Personne ne le savait. Comme une folle, elle courut d'un bureau gouvernemental à l'autre, du Comité de quartier local aux Bureaux du gouvernement municipal, du Service de l'urbanisme au Service des démolitions, mais personne ne fut capable de lui dire où les enfants de l'orphelinat étaient partis.

A cette époque, en Chine, beaucoup de choses demeuraient inexplicables.

Xinran, pouvez-vous comprendre ce qu'a ressenti cette femme qui avait perdu sa fille? Ne plus jamais être heureuse, condamnée à souffrir en silence pour le restant de sa vie – pouvez-vous imaginer cela? Pouvez-vous faire en sorte que les souvenirs de sa fille s'estompent au fil des années?

Waiter, la femme qui attend, c'est moi. C'est le nom que je me suis donné après que j'ai perdu ma fille – pas « waiter » dans le sens de celle qui sert à table dans les restaurants, mais de celle qui attend un futur qui n'arrivera jamais. Avant, je ne savais pas que j'attendais, je savais juste que Dieu m'avait punie et que je faisais pénitence. Ne vous méprenez pas, je ne suis pas quelqu'un de religieux, mais je n'ose croire que Dieu n'existe pas, parce que je suis punie! Il ne se passe pas une journée sans que je ne pense à elle. Je ne peux m'en empêcher, je

regarde toutes les petites filles qui passent, même si elles sont trop âgées ou trop jeunes. Après tout, cette fillette – si proche que je pourrais la toucher en tendant le bras – pourrait être Mei! Je ne supporte pas de voir à la télévision les publicités pour les produits pour enfants. La mère et son enfant dans le film, ce devrait être moi et ma famille, mais ma famille, je ne la retrouverai jamais. Je ne peux pas lire un livre ni écouter de la musique toute seule – ma fille prend vie dans la mélodie et dans les pages que je lis. Mei me manque tellement que ma vie est devenue comme une île déserte et désolée. Chaque nuit, du fond de mon île, je lui parle : « Comment vas-tu, mon bébé? Sais-tu que ta mère, la femme qui t'a donné la vie et t'a aussi donné la sienne, pense à toi? En lui tétant le sein, tu as pris non seulement le lait de ta mère, mais aussi son âme. Où es-tu? Ta disparition m'a emprisonnée dans mes souvenirs. Reviens-moi! Traverse les barrières du temps et laisse-moi toucher ton visage, je veux te voir vivante et libre! »

Je suis deux personnes différentes désormais. Le jour, je ressemble à n'importe quelle autre femme de mon âge, travaillant comme une forcenée, désirant être reconnue dans tous les domaines, aussi bien pour la manière dont je m'habille que pour mon intelligence et mon travail. J'aspire à l'amour et j'aime mon petit ami. Mais la nuit, je me retransforme en la femme esseulée que je suis devenue, accablée par le remords d'avoir abandonné ma fille. Son absence me cause une telle douleur qu'elle me déchire, au point que j'ai parfois l'impression d'avoir réellement une crise cardiaque.

Xinran, croyez-vous vraiment que je puisse me défaire du passé que ma fille m'a donné, l'effacer de ma mémoire, vivre le présent et regarder l'avenir en face?

Elle avait signé : « Waiter, une mère qui souffre le

martyre »

*

Cet après-midi-là, je m'installai comme d'habitude pour préparer *Mots sur la brise nocturne*. A l'époque, les animateurs de radio étaient tenus de se plier à quantité de consignes : nous ne devions pas discuter de religion, des reportages des médias étrangers, des idées « libres » qui ne suivaient pas strictement la ligne de pensée du gouvernement chinois, des propositions de réforme en faveur d'un système judiciaire indépendant, de la vie privée des dirigeants du gouvernement, ni de sexe. Je soulignai en rouge des passages de la lettre de Waiter et réfléchis à la façon dont j'allais m'y prendre pour lire cette lettre à l'antenne sans éclater en sanglots et sans non plus enfreindre le règlement. Cependant, tandis que la musique d'Enya commençait à passer et que mon émission démarrait, je me retrouvai tout à coup dans l'impossibilité de lire ne fût-ce que les passages que j'avais sélectionnés. Comment pouvais-je restituer calmement les cris d'amour qu'elle avait adressés à sa fille ? Quelle façon était-ce là de répondre à sa détresse ?

Je me ressaisis, ravalai mes larmes et lus les extraits avec autant de compassion que possible, à l'intention d'une petite fille qui n'avait probablement aucune idée de l'identité de sa mère. J'espérais que des gens entendraient et comprendraient, où qu'ils fussent, et porteraient la nouvelle tant attendue à cette mère désespérée.

Toutefois, pas une seule lettre parmi les centaines que je reçus à la suite de l'émission ne lui apprit la moindre chose digne d'intérêt.

Je ne devrais peut-être pas l'admettre devant mes lecteurs, mais pour être tout à fait honnête, la plupart des réactions suscitées par les malheurs de Waiter furent

bien peu compatissantes. On la tourna en ridicule, on la condamna, et d'aucuns même exprimèrent leur surprise de voir qu'elle avait si peu honte de son comportement « débauché » qu'elle en parlait à tout le monde.

Je ne pense pas que ceux qui la blâmèrent étaient incapables de sympathie. Je crois que le fait d'avoir été exposés toute leur vie aux valeurs traditionnelles de la culture chinoise avait conditionné leur nature d'être humain. Les préceptes qui régissaient la vie d'un grand nombre de gens avaient bel et bien effacé leur instinct humain naturel, les rendant ainsi incapables de reconnaître l'amour.

La façon dont nous appréhendons notre présent tout autant que notre avenir dépend de ce que nous avons vécu.

Pendant les deux premières années qui suivirent mon arrivée solitaire à Londres, je fus attirée chaque week-end vers le McDonald's de mon quartier par les cris et les rires de nuées d'enfants. J'avais dû abandonner Panpan aux soins de mes parents à Nankin, d'abord pendant que je m'efforçais de savoir si je pouvais me construire un avenir en Occident, ensuite le temps que j'essaie de m'établir à Londres. La douleur de son absence ne me quittait pas un seul jour. Tandis que je songeais avec nostalgie au fils que je n'avais pas pu emmener avec moi, la voix déchirante de cette mère résonnait à mes oreilles :

« Comment vas-tu, mon bébé? Sais-tu que ta mère, la femme qui t'a donné la vie et t'a aussi donné la sienne, pense à toi? En lui tétant le sein, tu as pris non seulement le lait de ta mère, mais aussi son âme. Où es-tu? Ta disparition m'a emprisonnée dans mes souvenirs. Reviens-moi! Traverse les barrières du temps et laisse-moi toucher ton visage, je veux te voir vivante et libre! »

Cependant, j'ai eu beaucoup plus de chance que

Waiter. Deux ans après avoir quitté la Chine, j'ai pu de nouveau tenir mon fils Panpan dans mes bras et me libérer de l'enfer de mon propre chagrin.

Je ne sais toujours pas si Waiter a fini par avouer la vérité à son petit ami. Si elle s'est mariée, son mari a-t-il découvert quelle personne sa femme devenait dans ses cauchemars ? Et dans ce cas, ont-ils osé reconnaître ouvertement l'existence de cette enfant ? Cela ne signifierait pas seulement faire fi des normes sociales ; la politique de l'enfant unique ne leur permettrait jamais d'avoir un enfant à eux. Il se pourrait même que la mère « martyre » soit punie par ses employeurs. Personne ne la respecterait plus jamais, si remarquable fût-elle. Combien de Chinoises à travers les siècles ont-elles été détruites de cette manière ?

Voilà pourquoi, à la suite de cette émission, chaque fois que j'ai entendu la musique d'Enya, je me suis souvenue de cette femme. Elle attend sans doute encore sa fille qui doit avoir maintenant entre vingt et trente ans, environ l'âge qu'avait sa mère lorsqu'elle l'a mise au monde. En Chine, les vieilles personnes disent qu'on ne sait jamais à quel point nos parents nous ont aimés jusqu'à ce qu'on devienne parents à notre tour. La fille de Waiter a-t-elle commencé à comprendre les sentiments de sa mère naturelle ? On ne lui a probablement jamais dit qui elle était vraiment ni d'où elle venait.

Je n'ai jamais oublié Waiter. Elle n'est pas seulement là, dans la musique évocatrice d'Enya ; son histoire et elle ont mis clairement en évidence une nouvelle question qui depuis m'a fait longuement réfléchir. Avec tous ces changements spectaculaires que la Chine a connus, les femmes contraintes par la tradition d'abandonner leurs petites filles pourront-elles jamais les serrer à nouveau dans leurs bras ?

